

Michel Le Fèvre

Prêtre de l'Oratoire

Entré

Compagnon du P. de Jeune

Né à

, le

1

Mort à Saint Cyr (H^{te} Vienne) , le 31 octobre 1655

Notes bio-bibliographiques

El Bommaré

fr. de l'Oratoire

Voir : Cloyseault : Vies, II, 207, 211.

„ Minologe, p. 573.

Bicaïs : I, 248.

Adry : II, 191.

VI, 194.

IV. — **Le Père Jean Le Jeune,**

Entré en 1614, mort en 1672.

Le Père Michel Le Fèvre,

Mort en 1655.

Le Père Gabriel Ruben,

Entré en 1679, mort en 1693.

Le P. Le Jeune (1) naquit en 1592 à Poligny, dans le comté de Bourgogne (2), d'une ancienne famille noble et consulaire. Son père, Gilbert Le Jeune, était conseiller au Parlement de Dôle. Il fut député du roi d'Espagne et de sa province vers Henri IV en 1595, et mourut à Lyon, où ce prince était. Son aïeul paternel était président d'Orange.

Geneviève Collart, sa mère, était aussi une personne de condition, mais plus respectable encore par ses vertus et ses qualités personnelles. Ce fut une femme véritablement chrétienne, qui fit sucer avec le lait une solide piété à tous ses enfants. L'aîné se fit jésuite, et fut provincial dans le nouveau monde. Deux de ses sœurs furent les fondatrices du monastère des Annonciades, à Pontarlier, ville sur le Doubs, où elles se retirèrent ; et le P. Le Jeune accepta un canonicat de l'église collégiale de N.-D. d'Arbois, auquel il fut nommé dans sa jeunesse par l'archiduc Albert d'Autriche.

(1) CLOYSEAUT, *Ibid.* [T. II, p. 191]. — D'ORCHAMPS, doyen d'Arbois, *Mémoire manuscrit sur Lejeune*.

(2) J'ai un mémoire du sieur d'Orchamps, doyen d'Arbois, qui le dit né en 1590. Mais il se trompe, car le Père Le Jeune n'avait pas l'âge d'être prêtre quand il entra chez nous en 1614, et il l'aurait eu, s'il était né cette année-là. [L'acte de baptême du P. Le Jeune, découvert récemment dans les Archives de Dôle, établit qu'il naquit dans cette ville et non à Poligny, dans les derniers jours d'octobre 1592. Voir RENOUX, *Le Père Le Jeune*, Paris, Bray et Retaux, 1875, page 14.]

Il était à Dôle étudiant en l'Université pour prendre le degré de bachelier, quand M. de Bérulle y vint pour la visite des Carmélites. Il se sentit inspiré de le suivre et de s'attacher à lui. Une sainte fille, nommée Anne de Xaintonge, qui établissait alors les Ursulines à Dôle, et y est morte depuis en grande odeur de piété, le confirma dans cette résolution. Car après avoir fait des prières particulières pour attirer les lumières du ciel sur le P. Le Jeune, elle l'assura que c'était la volonté de Dieu qu'il se donnât à M. de Bérulle. Alors il n'hésita point de s'aller jeter à ses pieds, et de renoncer courageusement à tout, à son bénéfice, à sa famille et à son pays pour suivre sa vocation.

Dieu le dédommagea de ses sacrifices par les consolations qu'il lui fit éprouver auprès de ce tendre Père, et les grands progrès qu'il fit dans la plus solide vertu sous sa discipline. Il s'y mit au plus tard l'an 1613 ou 1614 selon nos registres (1), qu'il fut reçu à la maison du Petit-Bourbon le 21 novembre, et prit la robe, selon le style d'alors, le 7 décembre suivant. Il y passa trois ans de suite, et y tomba dangereusement malade dans cet intervalle. Quoique son mal fut contagieux, M. de Bérulle voulut, tant par humilité que par l'estime singulière qu'il faisait d'un sujet d'une si belle espérance, prendre soin de lui, et lui servir d'infirmier (2).

Le zèle, dont il le voyait pénétré pour la conversion des âmes, le porta à le faire ordonner prêtre, dès qu'il en eut l'âge, et à le consacrer à la vie apostolique de J.-C., qu'il l'exhorta à se proposer pour modèle et l'objet spécial de sa dévotion, prévoyant que Dieu se servirait de lui pour opérer de grands biens dans son Eglise (3).

Le P. Le Jeune fut ensuite envoyé au séminaire de Lan-

(1) *Ancien catalogue.*

(2) M. G. RUBEN, *Discours funèbre sur la vie et la mort du P. Le Jeune...* Limoges, Barbou, 1674, in-8°, page 90.

(3) CLOYSEAUT, *Ibid.* [T. II, p. 194].

gres, et il y était encore en 1629. Le prélat, Sébastien Zamet, se servit utilement de lui et du P. Bence pour introduire la réforme dans l'abbaye du Tart (1). Il les donna pour directeurs à ces Dames, aujourd'hui des plus régulières. Ils y demeurèrent depuis le mois d'octobre 1622 jusqu'au 5 mai 1623, qu'elles furent transférées à Dijon, où elles sont à présent ; et ils faisaient les fonctions de confesseurs et de prédicateurs auprès de celles qui désiraient la réforme.

Son attrait, ainsi que son talent le plus marqué, fut pour les missions. Il n'eut jamais de désir plus vif que celui d'annoncer l'Evangile aux pauvres de la campagne. Autant qu'il a été en lui, il a toujours préféré les hameaux aux plus grandes villes, n'allant prêcher dans les plus considérables que par obéissance, et pour ne se pouvoir refuser aux instances réitérées, par lesquelles on s'empressait à l'avoir partout sur la réputation qu'il avait du plus excellent missionnaire qui fut en France. Aussi ses missions ont embrassé presque tout le royaume, et ont duré près de 60 ans (2). Il a parcouru par ses travaux apostoliques le duché de Bourgogne, la Provence, la Champagne, la Picardie, la Normandie, la Touraine, le Berri, la Bretagne, l'Auvergne, le Languedoc et le Limousin, où il fut le plus arrêté, sans parler des autres missions qu'il a faites en Flandre, en Lorraine, en Franche-Comté, dans le Comtat d'Avignon ; et partout la parole de Dieu n'a jamais été sans fruit dans sa bouche.

Des cinq ou six heures d'oraison étaient trop courtes pour lui avant ses prédications pour attirer l'esprit de componction sur ses auditeurs (3), et de là venait qu'on a vu tant de conversions admirables opérées par son ministère en tous temps, en tous lieux, en toutes manières ; qu'on a vu des villes entières pénitentes, des ennemis mor-

(1) *Lettre du supérieur de Langres. — Vie de Madame de Pourlan*, p. 127.

(2) RUBEN, p. 91.

(3) *Ibid.*, page 25.

tels réconciliés, des lieux de débauche fermés, des compagnies de piété établies, des monastères de l'un et de l'autre sexe peuplés, les carnavals changés en carêmes, des festins de dissolution en repas de charité et en aumônes, une infinité de pécheurs de toutes sortes d'états et de conditions convertis ; et, ce qui est plus extraordinaire et plus rare dans les missions, des conversions de durée, des changements stables, des fruits permanents.

Il n'est pas possible de le suivre dans le cours de tant de stations et dans le détail de ses bonnes œuvres. Il suffira d'en observer quelques-unes. En 1635, il prêcha l'Avent et le Carême d'après à N.-D. de Rouen (1). C'est vers ce temps-là qu'il perdit la vue sans espérance de la recouvrer. Avec la disposition naturelle qu'il avait à devenir aveugle, il y contribua beaucoup par les austérités qu'il exerçait sur son corps, et par l'usage fréquent du jeûne (2). Il souffrit ce triste accident avec toutes ses suites les plus fâcheuses pendant plus de quarante ans, non seulement sans discontinuer aucun de ses travaux et de ses exercices, mais sans même qu'il lui échappât jamais le moindre mouvement de plainte et avec une admirable tranquillité. Il y trouvait un sujet de consolation et de joie, en ce qu'il n'était pas tenté de voir les vanités de ce monde, ni obligé de détourner les yeux pour s'empêcher de les regarder. Son aveuglement n'était point difforme, et il avait les yeux presque aussi beaux que s'il en avait eu l'usage (3). Cependant, une fluxion lui en ayant depuis arraché un, non sans beaucoup de difformité, ni sans de grandes douleurs, il disait aussi froidement et aussi agréablement que s'il avait parlé de tout autre que de lui-même : « *Au lieu que les borgnes deviennent quelquefois tout à fait aveugles, on voyait en lui-même un aveugle devenu borgne.* » Il fut sen-

(1) *Registre du Conseil*, 14 octobre 1635.

(2) CLOYSEAUT, *Ibid.* [T. H, p. 204].

(3) RUBEN, p. 64.

sible à la privation du bonheur d'offrir le Saint Sacrifice que son état lui interdisait pour toujours (1). Plusieurs évêques voulurent lui donner la permission de la célébrer nonobstant cet inconvénient. La crainte de tomber en quelque indécence ne lui permit jamais d'en user, faisant céder l'amour au respect, et se réduisant seulement à la communion laïque, que lui administrait tous les jours un de nos Pères, qui s'était bien voulu charger d'être son guide et de lui rendre tous les offices de charité que son état d'aveuglement exigeait.

C'était le **P. Michel Le Fèvre**, qui après avoir enseigné longtemps les belles-lettres et surtout la rhétorique dans nos collèges, se dévoua par humilité au service du P. Le Jeune (2). Il lui servit de lecteur et de secrétaire, tant dans la lecture de l'Ecriture-Sainte et des Pères que dans la composition de ses sermons. Il lui disait tous les jours la messe, il le servait à table et dans le cours de ses maladies avec une attention, un zèle et une assiduité parfaite. Il ne le quittait jamais d'un pas, et il se tenait heureux de faire envers ce saint prêtre tout ce qu'un homme à gages aurait pu lui rendre de bas offices (3). Il lui fut principalement utile pour tempérer l'ardeur de son zèle et l'empêcher d'exercer sur lui diverses sortes d'austérités aussi contraires à sa santé que convenables à son amour pour la pénitence. C'était l'intention du P. de Condren en le mettant auprès du P. Le Jeune, et le sens de cet ordre de son conseil du 26 mai 1640 : « *Le P. Michel Le Fèvre continuera sa charité, ses assistances envers le P. Le Jeune, et de plus nous le prions, et nous lui enjoignons de prendre la direction et la conduite de sa personne, et au P. Le Jeune d'y déférer et de s'y soumettre.* » Ces précautions de nos Pères pour conserver longtemps un si excellent ouvrier n'empêchèrent qu'il

(1) RUBEN, p. 49.

(2) P. SAUMAISE, *Mémoires manuscrits*.

(3) CLOYSEAUT, [T. II, p. 207].

n'usât de bien des moyens pour châtier rudement son corps, afin d'attirer la bénédiction de Dieu sur son ministère, employant auprès de son conducteur tout ce qu'il avait d'adresse pour se cacher de lui et tant d'instances que le respect extrême, qu'avait celui-ci pour le P. Le Jeune, ne pouvait se défendre d'y consentir.

Par ces pénitences extraordinaires qu'il pratiquait, Dieu lui ouvrait visiblement une grande porte pour annoncer utilement à plusieurs les vérités du salut, tandis que le diable, de son côté, suscitait à ces vérités divers adversaires. Celles qui ont rapport à la pénitence, la nécessité de l'amour de Dieu dans ce sacrement, de la fuite des occasions, du délai de l'absolution étaient de son temps agitées et combattues. Le P. Le Jeune, qui les prêchait en tous lieux, eut beaucoup à souffrir, comme un autre saint Paul, dit son historien (1), de la part de plusieurs faux frères. On a vu avec étonnement des personnes qui faisaient profession de piété, s'efforcer de décrier sa doctrine dans les plus grandes villes du royaume, tantôt par des voies secrètes, d'autrefois publiquement et en chaire. Cependant ce saint homme est toujours demeuré dans le silence ; il les a toujours tendrement aimés, et leur a procuré tous les biens qu'il a pu. J'ai des preuves, ajoute-t-il, que dans tout ce qui regardait sa propre réputation et l'exercice de son ministère, il a essuyé des traverses, des oppositions et des atteintes si vives, qu'elles auraient été capables de troubler les plus insensibles. Cependant tout cela ne servait qu'à fortifier sa patience et à consommer sa charité. Son seul déplaisir était, dans ces occasions, de voir les vérités de l'Evangile s'affaiblir tous les jours dans l'esprit de la plupart des hommes, et toute son attention, de les annoncer avec discrétion et sagesse ; mais en même temps de les soutenir courageusement sans les altérer ou en rien rabat-

(1) RUBEN, p. 174.

tre par aucune considération humaine. Le P. Ruben n'a pas cru devoir nous transmettre aucune circonstance de ces fâcheuses aventures pour imiter en cela le silence du P. Le Jeune et afin, dit-il, de ne pas causer de nouvelles douleurs à ceux qui, après sa mort, en ont témoigné d'assez grandes d'avoir osé s'en prendre à un saint et à un prédicateur si évangélique. Je ne crois, pour moi, devoir être si scrupuleux sur une réparation d'honneur qui lui fut faite à Toulouse dans la même chaire où il avait été calomnié. J'ai une copie du procès-verbal, qui en fut dressé, tirée non de nos maisons, l'on y a toujours été assez indolent à conserver ces sortes de pièces qui sont à notre avantage, mais d'un des manuscrits de la bibliothèque du roi. Voici en substance ce qu'il contient :

Le P. Le Jeune ayant prêché le carême de 1646 à la cathédrale de Toulouse, comme il avait déjà fait celui de 1640 à notre paroisse de la Dalbade, c'est-à-dire avec grand succès, le sieur Lescalopié, prêtre, prêchant ensuite le 3^{me} du mois d'avril de la même année dans l'église abbatiale de Saint-Sernin, déclama contre lui en chaire en le désignant d'une manière assez claire, l'accusa faussement d'avoir avancé diverses propositions, comme que l'attrition était inutile dans le sacrement de pénitence; que, quand un confesseur administrait ce sacrement à un homme contrit, il ne faisait que déclarer que ce pénitent était en état de grâce, ne faisant point à son égard la fonction de juge, mais seulement celle de simple témoin; et lui voulut de plus faire un crime d'avoir conseillé le renvoi du pénitent, pas encore suffisamment disposé, de Pâques à la Pentecôte. Or le P. Jouvenc, alors supérieur de la maison de Toulouse, voulant arrêter les mauvais effets de cette diffamation publique, après s'être assuré de la vérité du fait par le témoignage par écrit de diverses personnes dignes de foi, et de la bouche du P. Le Jeune, qu'il n'avait jamais avancé en chaire rien de semblable, forma dès le lendemain sa plainte

en réparation d'honneur devant les grands vicaires de l'archevêque, qui était alors M. de Montchal. Ceux-ci, qui étaient l'abbé de Ciron, chanoine et chancelier de l'Eglise de Toulouse, et le sieur Pierre Flous, aussi chanoine, s'assemblèrent le 5 avril au palais archiépiscopal, assistés de plusieurs autres chanoines et docteurs de l'Université, citèrent ensuite le sieur Lescalopie et le P. Le Jeune; celui-ci pour lui demander s'il adhérerait à la plainte déjà portée par son supérieur, à quoi il répondit que oui, et qu'il requerrait qu'on fit déclarer à son accusateur sur quels fondements il l'avait chargé de pareilles imputations, dont il prenait à témoins tous les chanoines de l'Eglise métropolitaine, qui l'avaient ouï pendant son carême; qu'il était pleinement innocent. Quant au sieur de Lescalopie, qui comparut à son tour, il se défendit d'abord sur ce qu'il n'avait rien imputé que gens dignes de foi, mais qu'il ne voulait pas nommer, ne l'eussent assuré avoir été réellement prêché dans Toulouse, et qu'ils lui avaient même donné les susdites propositions par écrit, qu'à la vérité, dans le dit écrit, il n'était pas fait mention du P. Le Jeune, mais qu'aussi il ne l'avait pas nommé en prêchant. Il fut ensuite pressé par les grands vicaires de leur remettre en main cet écrit, et il le refusa quelque temps, voulant ne le remettre qu'à M. l'archevêque ou à la reine-mère. Mais enfin, il s'en dessaisit et consentit même de se soumettre à tout ce que le conseil de M. l'archevêque aurait ordonné. Or, dans ce libelle, qui était en forme de lettre sous le nom emprunté de Béomphile à Théotime, contenant sept feuilles de papier écrites de tous côtés, ces Messieurs ayant reconnu que le P. Le Jeune était désigné avec des termes de mépris fort injurieux, ils ordonnèrent que le sieur Lescalopie monterait le dimanche suivant, 3^{me} du mois, en chaire dans l'église métropolitaine; et qu'après l'*Ave Maria* il ferait d'une voix claire et intelligible la rétractation qui lui se-

rait mise en main, sous peine d'être interdit et arrêté sur le champ ; à quoi il promit de satisfaire, sans exception ni réclamation. Et, en effet, au jour et lieu convenu, il déclara « *que, lorsqu'il avait prêché à St-Sernin contre certaines propositions erronées touchant l'attrition, le renvoi des pénitents dans la confession et le pouvoir des confesseurs, il n'avait point entendu parler des personnes, mais de la doctrine ; que ce qu'il en avait dit, n'était que sur des faux rapports qu'on lui avait faits ; qu'il avait été depuis bien informé de la vérité par des personnes doctes et pieuses, à savoir que ces propositions n'avaient jamais été avancées par le Père Aveugle (1) ; qu'il approuvait et estimait grandement sa piété, sa doctrine ; et qu'enfin il reconnaissait que telles questions devaient être déférées à M. l'Archevêque ou à ses grands vicaires.* »

En foi de quoi, ajoute ma copie, et de tout ce que dessus, nous, susdits grands vicaires généraux et autres docteurs sus-nommés se sont signés à l'original du présent acte avec le sieur procureur fiscal et greffier.

Quelques années après, on voulut encore faire de nouvelles affaires au Père Le Jeune à Toulouse. Je le vois par une lettre (2) écrite de ce pays-là le 20 avril 1659, où, après avoir mandé que le Père Adam, Jésuite, y avait prêché le Carême, et s'était laissé aller à des furieux emportements contre les Jansénistes, on ajoutait : « *Le Père Aveugle partit vendredi d'ici pour s'en retourner à Limoges, ayant laissé son auditoire très satisfait de ses excellentes prédications (3). Mais sitôt après son départ, et non point devant,* ajoute la lettre, *les Pères Jésuites l'ont déféré à M. l'Archevêque qui est maintenant en visite, disant qu'il avait prêché*

(1) Car c'est ainsi que depuis son accident on nommait partout le Père Le Jeune.

(2) HERMANT, *Histoire manuscrite du jansénisme*, 2^e partie, année 1659.

(3) Il avait en effet été prêcher le Carême à notre paroisse de la Dalbade. *Registre du Conseil*, 21 janvier 1659.

que l'attrition ne suffisait pas avec le Sacrement pour la justification. » C'était, en effet, son sentiment ; mais je ne sache pas qu'il lui soit rien arrivé pour avoir débité des maximes si orthodoxes.

J'entrevois enfin par les registres du conseil du mois de mars 1662 qu'il avait eu quelques démêlés au sujet de certaines propositions avancées, comme que l'absolution était valide, quoique prononcée en forme déprécatore ; mais je n'ai pu découvrir ni où ce débat se passa, ni s'il eut des suites.

Toutes ces différentes contradictions ne ralentirent point son zèle pour annoncer la parole de Dieu, ni le goût de ses auditeurs pour l'entendre. Après avoir prêché en 1639 et en 1641 à Bordeaux, en 1649 à Dieppe, en 1650 à Riom et dans bien d'autres villes considérables, il apprit, en 1652, que nos Pères faisaient une mission dans le Comtat d'Avignon, où on ne l'avait pas appelé. C'était uniquement dans la vue de ménager un peu sa santé, qu'il prodiguait par tant de travaux ; mais brûlant de zèle de se consumer au service de son Maître, il demanda aussi d'y aller, et on ne lui put refuser. Mais la permission portait qu'il pourrait aller travailler modérément à la mission de Carpentras, n'y prêcher au plus qu'une fois le jour, seulement pendant le mois d'octobre, et à condition que, vers la Toussaint, il se rendrait à Marseille pour se reposer et se préparer à l'avent qu'il devait prêcher aux Accoules (1). C'est ainsi que nos Pères n'avaient de peine avec lui que pour modérer son zèle et l'empêcher d'en trop faire.

A Marseille, sa fermeté pour les saintes règles de la discipline parut dans un exemple éclatant que son panégyriste nous raconte ainsi : (2) « *A-t-il jamais flatté le pécheur ? Quelle grandeur, quel éclat, quelle puissance a-t-il jamais redoutés, quand il a fallu prêcher ou défendre la vérité ? Je*

(1) *Registre du Conseil*, 26 juillet 1652.

(2) RUBEN, p. 162.

J'ai vu remplir de frayeur des lieutenants du roi et des gouverneurs de provinces, bien loin de se laisser ébranler par leur autorité ou par leurs menaces. Un puissant seigneur avait une inimitié mortelle et publique contre les plus qualifiés de la ville. Il se présenta au Père Le Jeune pour se confesser. Le bon Père lui fit connaître, avant de l'entendre, que les dispositions de colère et de vengeance, où il était, étant si contraires aux règles sacrées de l'Evangile, il ne devait pas s'attendre à recevoir de lui l'absolution, qu'il ne vit un changement réel de sa part. Ce seigneur fut si indigné de ce refus qu'il menaçait de mettre le feu à la maison de nos Pères, de nous faire sortir de la ville, et de nous nuire autant qu'il pourrait. Il s'emporta ensuite à quantité d'injures et d'autres menaces contre le Père Le Jeune. Celui-ci souffrit tout cela sans dire un seul mot : et cette patience admirable, soutenue de ses prières, ne manqua pas d'avoir son effet. Car, quelque temps après, comme ce seigneur était sur le point de satisfaire son ressentiment, et qu'il partait pour Aix, à dessein d'exécuter tous les projets de vengeance qu'il avait formés dans son cœur, tout à coup notre saint prêtre lui vint dans l'esprit. Toutes les raisons, qu'il lui avait dites, pour l'obliger de pardonner, sa conduite si douce et si patiente se présentèrent à lui avec une impression si puissante et si efficace, qu'il en fut ému et troublé, et que, quittant toute pensée de se venger, il chercha les moyens de se réconcilier, avouant que le souvenir du Père Le Jeune l'avait désarmé. »

Dieu y bénit encore son ministère par une autre conversion d'éclat (1). Prêchant un jour contre la vanité du luxe et des parures, une jeune personne, qui était venue l'entendre, ornée de tous les ajustements de son sexe, entrant en une salutaire confusion d'elle-même, fondit en larmes comme une autre Madeleine en présence de l'assemblée, et au sortir du sermon, renonçant à tout, s'alla confiner dans

(1) *Mémoire manuscrit du doyen d'Arbois.*

un cloître, où elle a vécu et est morte dans de grands sentiments de piété.

A Riom, lorsqu'il y prêchait, il avait eu la double consolation et de convertir une fille débauchée et d'être ensuite maltraité pour cette bonne œuvre (1). Car quelques libertins, qui vivaient dans le désordre avec elle, eurent tant de dépit de ce changement, qu'ayant un jour rencontré sur le chemin de Clermont celui qui en avait été l'auteur, ils se jetèrent sur le carosse où était le Père Le Jeune; et non contents de le charger d'injures, ils en vinrent aux coups et à des meurtrissures sanglantes, que le serviteur de Dieu souffrit avec une patience extrême et une si grande modération qu'il n'en a jamais dit un mot, de sorte que cet endroit de sa vie nous serait encore inconnu, comme quantité d'autres traits édifiants, si les complices de ce crime, touchés depuis de repentir, ne l'avaient eux-mêmes révélé.

La vérité était aussi puissante dans sa bouche pour triompher de l'obstination des hérétiques que pour attendrir les cœurs des pécheurs (2). Il fut appelé pour faire une mission à Orange, qu'un témoin oculaire nous assure avoir été suivie de la conversion sincère d'un grand nombre d'huguenots, qui abjurèrent publiquement l'erreur, la torche au poing. Sa méthode pour les ramener était d'affecter de ne leur point parler directement la controverse de peur de les irriter en combattant de front leurs préjugés, mais seulement de leur annoncer JÉSUS-CHRIST et ses mystères, de leur parler beaucoup de ses rapports avec nous, du prix infini de ses mérites, de l'excellence de la rédemption, qu'il nous a acquise, du besoin extrême que nous avons de lui en tout et partout, les faisant revenir par là de leurs préventions contre l'Eglise Romaine, et touchant leurs cœurs en même temps qu'il désabusait leurs esprits. De là il fut faire une autre mission sur les terres de M. le

(1) CLOYSEAUT, *Ibid.* [T. II, p. 206].

(2) FARDEL, *Mémoires manuscrits*. N° 55.

comte de Grignan, qui y avait aussi attiré ses deux frères, l'archevêque d'Arles et l'évêque de St-Pol. Avec ces prélats s'y trouvèrent encore M. Godeau et l'évêque d'Uzès. Le Père Le Jeune s'y fit admirer de tous, surtout dans les conférences qu'il s'était engagé de faire aux ecclésiastiques, où les prélats allaient l'entendre *incognito*. Quelques-uns d'eux y firent quelques discours, et notre saint prêtre ne feignit point de leur dire qu'ils énervaient la parole de Dieu en l'annonçant trop poliment et avec trop de délicatesse pour ces peuples de la campagne.

Il se proposait, après la mission de Grignan, de retourner à Orange, où il espérait d'achever l'œuvre de Dieu, qu'il avait laissée en bon train ; mais il fut rappelé par ses supérieurs pour aller prêcher à Limoges, où, depuis, l'évêque l'arrêta pour toujours dans son diocèse.

Il y parut pour la première fois en 1651 pour remplir la station de l'Avent et du Carême dans l'église de St-Martial (1). On l'écoula avec tant d'ardeur, on lui témoigna tant d'empressement de le retenir, et il se sentit tant d'attrait pour ce diocèse, qu'il s'y serait fixé dès-lors, s'il avait été homme à disposer de lui-même en quoi que ce soit. Il laissa faire ses supérieurs. M. de la Fayette, évêque de Limoges, le demanda depuis, au nom de la ville, au Père Bourgoing avec offre de payer pour lui 400 fr. de pension à notre maison, et crut avoir acquis, par l'accord qui lui en fut fait, un trésor pour son diocèse. Le P. Le Jeune y travailla près de 20 ans. L'ordre (2), qui l'y établissait, était conçu en ces termes : « *Le Père Le Jeune ayant été désiré par Mgr de Limoges pour y demeurer et travailler tant en la dite ville que dans le diocèse par missions, prédications et autres travaux qu'il fait à la gloire de l'Eglise et à la grande édification des âmes ; et même M. l'évêque de Limoges ayant daigné me témoigner par ses lettres son désir et son agré-*

(1) *Livre historique de Limoges.*

(2) *Registre du Conseil, 25 juillet 1655.*

ment, nous, de l'avis de nos Pères Assistants et sous le bon plaisir de mon dit seigneur, consentons que le dit Père s'arrête et demeure à Limoges pour y travailler sous son autorité, et lui en donnons ordre et obéissance même pour toute sa vie et aussi longtemps que la subsistance promise pour lui et son compagnon lui sera continuée. »

Cette stabilité n'empêcha pas qu'il n'allât prêcher encore quelques avants et carêmes dans les diocèses de divers prélats, aux instances desquels M. de Limoges ne le pouvait refuser, tel que la station de 1662 à Sarlat, dont l'évêque l'avait envoyé chercher en litière. Nous avons vu qu'il remplit celle de 1659 à Toulouse, et il fallut encore le lui prêter en 1663. Il passa de là à Aleth, où il fit une retraite sous le saint prélat de ce diocèse, M. Nicolas Pavillon, et fut voir ensuite M. de Pamiers, chez qui il tomba dangereusement malade ; mais le fort de son travail fut désormais renfermé dans le Limousin.

Outre son guide et ceux de nos Pères de la petite maison de Limoges qui purent l'aider, il s'associa quelques ecclésiastiques du pays, qu'il trouva de bonne volonté. Il les forma aux exercices de la mission, et avec ce petit corps d'ouvriers évangéliques, il ne cessa de parcourir les divers cantons de ce diocèse, ne finissant une mission que pour en commencer une autre, ayant trouvé l'invention de ne point être obligé de discontinuer ses travaux apostoliques, même pendant le temps des moissons, parce qu'il allait d'abord dans les lieux où les moissons sont plus reculées, comme dans le pays des montagnes, pour se trouver ensuite, après la fin des moissons, dans les cantons les plus avancés (1).

Dans la première mission qu'il fit dans ce pays-là, au village de Saint-Junien, en plein hiver, la litière qui l'y portait, ayant été renversée dans les eaux sous le pont de

(1) CLOYSEULT, *Ibid.* [T. 2, p. 195],

Laurence, à demi-lieue de Limoges, dès qu'on l'eut retiré, sans vouloir écouter les prières qu'on lui faisait, ou de revenir à Limoges, ou de se jeter en quelque village voisin pour se sécher, il se fit porter tout glacé à Saint-Junien qui était à quatre ou cinq lieues delà, pour ne retarder pas d'un moment l'ardeur qui le pressait intérieurement d'annoncer JÉSUS-CHRIST au peuple. Il tomba, un jour, avec son guide du haut d'une tour, roulant tous les degrés de cet édifice avec tant de précipitation que ceux qui accoururent au bruit de leur chute, lescruent tous deux écrasés. Cependant, comme par une protection de Dieu, qui a quelque chose de merveilleux, ils se trouvèrent au bas des degrés sans sentir ni contusion, ni blessure. Le premier mot qu'il dit en se relevant, fut de dire à son compagnon : *« Nos bons anges nous ont préservés ; nous n'avons point de mal ; allons prêcher et continuer notre mission. »* Et il le fit sans prendre aucune précaution pour prévenir les accidents de sa chute.

Il trouvait un plaisir singulier à annoncer, comme JÉSUS-CHRIST, l'Évangile aux pauvres. C'étaient ses délices de se trouver avec eux. On a des preuves certaines qu'en cette mission il en fit coucher un couvert d'ulcères dans son propre lit (1). Il était vivement frappé de cette maxime de notre Maître qu'il tiendra pour fait à lui-même ce qu'on aura fait au moindre des siens. C'est dans cette vue qu'il traitait les pauvres avec un respect merveilleux, qu'il leur parlait avec douceur, qu'il les embrassait avec tendresse, qu'il ne prêchait jamais nulle part, qu'il ne les rassemblât un jour chez lui pour leur donner à dîner, qu'il leur donnait alors à laver, qu'il se mettait à table avec eux ; que pour l'amour d'eux il augmentait son petit ordinaire, leur donnant du poisson ce jour-là, si c'était en carême, au lieu que les autres jours il n'usait que de légu-

(1) RUBEN, p. 32.

mes pour lui. Enfin, c'est dans cette vue qu'il leur a toujours distribué les honoraires de ses stations, avec la permission de ses supérieurs, et tout ce qu'il a pu retirer de l'impression de ses livres.

Autant qu'il était inexorable contre le péché, autant était-il doux et traitable envers les pécheurs.

Il faisait pour cela une violence extrême à son naturel, qu'il avait prompt et impétueux, et quand il craignait que son zèle ne l'eût fait parler un peu trop fortement à quelqu'un, il en était si affligé que, de retour dans sa chambre, on l'a vu se jeter le visage contre terre, croyant d'avoir excédé, s'humiliant de sa dureté et priant Dieu d'en éloigner les mauvais effets sur ceux avec qui il croyait en avoir usé.

Faisant, en 1655, une mission à Saint-Cirq, il eut la douleur d'y perdre son cher guide, le **P. Michel Le Fèvre**, qui y travaillait avec lui. Après avoir vécu vingt-trois ans ensemble dans une union si parfaite, cette mort ne pouvait lui être que très amère. Ils n'étaient qu'un cœur et qu'une âme, et le Père Le Jeune avait pour lui une si grande vénération qu'il n'en parlait jamais que comme d'un saint. Il attribuait à l'efficace de ses prières tout le succès que ses sermons avaient eu, et il voulait qu'on les mit sous le nom du Père Le Fèvre, et nom sous le sien, si on les faisait imprimer. Mais il n'en fut pas le maître.

Le caractère propre du Père Le Fèvre était l'amour pour la vie obscure et cachée, une vie intérieure et toute absorbée en Dieu, un esprit admirable de pauvreté, de douceur et d'humilité. Quand il arriva pour la première fois à Limoges, on oublia le premier soir, je ne sais comment, de lui donner la clef d'une chambre et un lit, et il coucha plusieurs nuits, sans mot dire, sur le marchepied de l'autel de la tribune, où il fut trouvé par hasard par quelqu'un qui vint à passer par là. Il ne voulait jamais qu'on lui donnât rien de neuf, et pour les habits, chapeaux,

soutanes. C'était le contenter que de ne lui faire porter que ceux qui avaient déjà servi aux autres Pères de la maison.

Il mourut le 31 octobre 1655 en si grande odeur de piété parmi le peuple de ce pays-là qu'après que nos Pères eurent obtenu la permission de l'official du diocèse pour faire inhumer son corps dans le caveau de notre église de Limoges, les habitants de Saint-Cirq ne voulurent jamais nous permettre de le transporter. On s'adressa au seigneur du lieu, qui était M. de Hautefort, mais il ne voulut pas plus consentir à priver ses terres d'un si précieux dépôt, et il fallut le laisser à Saint-Cirq, où il fut enseveli dans le chœur de l'Eglise, selon que le bruit public disait qu'il avait souhaité de l'être. Les paysans de Saint-Cirq, croyant quelque temps après que nos Pères l'avaient fait enlever à leur insu, ouvrirent son cercueil pour s'en assurer, seize jours après sa mort, et le trouvèrent aussi vermeil que le jour même de son décès. Le peuple déchirait ses habits, comme on le portait en terre, et durant qu'on faisait le service pour le repos de son âme, un jeune homme, âgé de vingt ans, a assuré avoir été guéri de la fièvre quarte, après avoir invoqué le Père Le Fèvre, et touché quelque morceau de sa soutane.

Un villageois, qui le veilla le jour de sa mort, prit un bouton de ses habits, et le donna le lendemain à sa fille qui avait la fièvre, et qui en guérit aussitôt.

M. Plasse, chanoine de Brive, homme sincère et vertueux, qui travaillait avec lui à cette mission, déclara à nos Pères qu'il avait reçu grand soulagement d'un mal de poitrine, après avoir couché dans le lit du défunt, le jour de son enterrement.

Le Père Le Jeune, le dernier jour de cette mission, dans son adieu au peuple, le conjura de lui abandonner le corps du Père Le Fèvre, et nonobstant son éloquence si persuasive, et l'estime singulière que l'on faisait de lui,

il ne put parvenir à faire dire à personne qu'il le voulait bien, tant ils étaient tous persuadés qu'ils possédaient le corps d'un saint, qui fut ainsi perdu pour nos Pères de Limoges.

Le même accident faillit leur arriver plus d'une fois à l'égard du Père Le Jeune tombé malade et sur le point plus d'une fois de mourir dans le cours de ses missions à la campagne. Voici comme en parle son supérieur : « *Ayant appris un jour qu'il était tombé dangereusement malade dans une de ses missions, je m'y transportai aussitôt, et, comme j'aidais à le déshabiller, jетrouvai qu'il avait une grosse chaîne de fer qu'il portait sur sa chair, dont les pointes lui avaient percé la peau. Nous eûmes bien de la peine à la lui ôter, parce qu'outre qu'elle était fort serrée, sa chair s'était enflée par la chaleur de la saison et par les efforts de ses prédications. Et outre cet instrument de pénitence qu'il ne quittait jamais, il usait toutes les nuits de disciplines cruelles, et je lui en pris une, une fois, dont les cordons étaient aussi gros que le doigt, et qui était garnie de pointes de clous rivés. Or je cherchai un équipage pour le conduire à Limoges, mais personne dans la paroisse ne voulut jamais m'en prêter, parce qu'on avait envie que, s'il avait à mourir, il mourut dans ce lieu-là.* »

Dans une autre mission qu'il fit à Anède, où on crut aussi de le perdre, il ne fallut rien moins que toute l'autorité de M. de Limoges pour s'assurer qu'on le rendrait à sa ville. Il écrivit au curé : « *J'ai appris avec grande douleur la maladie dangereuse de notre bon et très cher Père Le Jeune. J'envoie un équipage pour le transporter ici en quelque état qu'il soit de vie ou de mort. Je désire et vous ordonne que cela soit exécuté sans aucun empêchement, m'assurant que vous ferez votre devoir.* » (La lettre est du 15 mai 1669).

Le 18 décembre 1670, le saint évêque de Pamiers pria M. de Limoges de lui prêter le Père Le Jeune pour aller faire une mission dans sa ville épiscopale, s'offrant de lui

envoyer un équipage. Il dit dans sa lettre : « *Il me faut un ouvrier aussi bon et aussi apostolique que celui-là pour la faire avec succès.* »

Notre saint prêtre était bien éloigné de se regarder comme un bon ouvrier, lui qui, convaincu qu'il ne faisait presque aucun bien et beaucoup de mal dans son ministère, était tenté depuis bien des années de quitter tout. Il consulta sur cela, en 1660, M. Arnauld, et lui exposa ses inquiétudes en cette manière (1).

« *Dans les missions que nous faisons, il est impossible d'empêcher le curé du lieu d'entendre les confessions, et de prendre, pour les ouïr, avec lui les prêtres que bon lui semble. Or la plupart les entendent à leur mode, c'est-à-dire ou à la hâte, ou permettant la communion à plusieurs qui ont persévéré jusqu'alors en de grands péchés. En un mot, plusieurs se confessent et communient à la mission, comme à Pâques, sans aucun changement de vie, et il est impossible d'empêcher cela, car la plupart des prêtres sont si attachés à leur routine qu'ils traitent de Jansénisme tout ce qu'on leur dit au contraire.* »

« *D'ailleurs il me semble que tout le bien qui se fait en mes missions est seulement que plusieurs y apprennent à connaître le Sauveur et son incarnation, qu'ils ignoraient ; que plusieurs découvrent de grands péchés qu'ils avaient cachés toute leur vie ; quelques-uns se corrigent de leurs blasphèmes, et quelques autres, mais en petit nombre, changent de vie.* »

« *Or, sur cela, je suis en peine, et j'ai de grands mouvements de quitter les missions, parce qu'il me semble qu'une seule communion indigne qu'on y fait, (et on y en fait plusieurs), est un plus grand mal que tout le bien, que j'y puis faire, n'est un grand bien, et le feu Père, théologal d'Orléans (2), disait quelquefois que nous n'y faisons rien qui vaille.* »

(1) HERMANT, *Histoire manuscrite du jansénisme*, année 1660. *Lettres de M. Arnauld*.

(2) [Le Père Michel Le Fèvre, qu'il ne faut pas confondre avec le compagnon du P. Le Jeune. La vie édifiante de ce théologal de Sainte-Croix

M. Arnauld, qui alors se tenait caché, sentant l'importance de ces difficultés, ne crut pas devoir lui répondre qu'après avoir consulté Dieu un temps raisonnable dans la prière, après quoi il lui écrivit en ces termes, le 30 octobre 1660 :

Gloire à JÉSUS, au Très Saint Sacrement.

Mon Révérend Père,

Il s'excuse d'abord de répondre sitard, tant sur un voyage qu'il vient de faire que « *parce qu'il se voyait fort embarrassé pour résoudre la difficulté que le Père Le Jeune ne lui a, dit-il, proposée que par un excès d'humilité, qui lui a fait chercher dans le conseil des hommes, ce que l'accès, qu'il a auprès de Dieu, lui eut fait trouver en lui-même. Car, ajoute-t-il, si c'est l'esprit de Dieu qui vous fait entreprendre vos missions, comme il y a tout sujet de le croire, qui suis-je pour l'empêcher ? Et si je le fais, n'ai-je pas lieu d'appréhender que Dieu ne me demande compte des âmes des pauvres, qui auront manqué d'une personne qui les instruisait dans la voie de Dieu, et les y faisait entrer par ses exhortations et par sa conduite ? D'autre part aussi, ce que vous me témoignez qu'il est à craindre que le fruit apparent de ces missions ne soit souvent qu'une émotion passagère qui, mal ménagée, dégénère ensuite par l'imprudence des confesseurs en des absolutions sans amendements, et des communions indignes, me semble fort considérable, et surtout je suis fort touché de ce que vous m'assurez que le feu Père, théologal d'Orléans, faisait peu d'état de ces missions, et ne croyait pas qu'elles eussent autant d'utilité qu'on se le persuade aujourd'hui. Car il faut avouer que les missions ont souvent l'effet de jeter le trouble dans la conscience de quelques vieux pécheurs et de les porter, par la crainte de Dieu, à confesser leurs péchés avec plus de sincérité qu'ils n'avaient peut-être fait de leur*

d'Orléans se trouve dans CLOYSEULT, T. I, p. 155, et dans le 1^{er} volume de ces *Mémoires* de BATTEREL, p. 293].

vie. Mais, outre que cela peut ne venir que d'une imagination fortement frappée d'un objet nouveau, sans que le cœur soit vraiment touché, quand même ce serait un mouvement de Dieu, il est d'ordinaire si faible en ces commencements, qu'à moins qu'il ne soit fortifié par une assez longue suite d'actions et de saintes pratiques, il est difficile qu'il opère la conversion, et qu'il enferme un amour de Dieu assez fort pour empêcher que les passions vicieuses ne dominent dans l'âme. Or il est malaisé que dans le peu de temps que l'on a accoutumé de prendre pour les missions, on ait assez de loisir pour discerner ce qui n'est que de la nature d'avec ce qui peut être de la grâce, et pour donner lieu à la grâce même de croître dans l'âme et d'y ruiner la tyrannie des vices par l'amour des biens célestes. Je sais bien, mon Père, que, comme vous êtes très éloigné des mauvaises maximes du temps, vous travaillez plus solidement dans les missions que vous faites ; mais je ne sais que dire à l'inconvénient que vous proposez des prêtres et des curés qui confessent ceux que vos prédications ont touchés, les poussent souvent à des communions indignes... On peut répondre que vous n'êtes pas cause de ce mal, puisque vous l'évitez autant qu'il vous est possible, et que d'ailleurs il y a des âmes qui tirent un véritable profit de ce qui est à d'autres, contre votre intention, une occasion de ruine. Pour moi, tout ce que je croirais devoir faire, serait de ne me point engager de moi-même dans ces missions, mais seulement quand j'y serai appelé par les évêques. Alors vous n'auriez à répondre que de votre fidélité dans le ministère qu'on vous aurait imposé, et non de l'événement, et à moins de ces engagements, j'aimerais mieux m'arrêter dans un même lieu pour y conduire les âmes avec tout le temps nécessaire : ce qui est pour l'ordinaire d'un fruit plus solide, quoique moins éclatant. Je suis tout à vous, etc. »

Le P. Le Jeune s'en tint à l'avis de ce célèbre docteur, et se renferma, autant qu'il lui fut possible, dans le diocèse

où l'obéissance et les vœux des peuples l'avaient fixé (1). Pour se cacher et s'effacer de l'esprit des hommes, autant qu'il pouvait, il allait d'ordinaire commencer tout seul ses missions dans les cantons les plus délaissés et qu'il jugeait les moins disposés à le recevoir, afin d'essayer seul toutes les difficultés des commencements, d'avoir seul la peine de défricher ; et quand il avait ébranlé les cœurs, il appelait d'autres missionnaires, (tels que les ecclésiastiques qu'il avait lui-même formés dans ce diocèse), pour leur faire recueillir ce qu'ils n'avaient pas semé, et il se retirait adroitement sur la fin, pour aller commencer une autre mission ailleurs.

Rien n'était plus contraire à son goût et à sa conduite que d'avoir la moindre vue de plaire aux hommes et d'occuper leurs pensées. Revenant un jour de prêcher le carême à Rouen à la place du P. Senault, en passant par Paris, on le pressa de donner un sermon à la cour, où la réputation d'un missionnaire si célèbre par toute la France s'était aussi répandue. Ne pouvant se défendre des fortes instances qu'on lui fit pour cela, au lieu de donner un de ses plus beaux sermons, comme la plupart des prédicateurs auraient fait, il se contenta de faire aux seigneurs, devant qui il parla, une espèce de catéchisme ou d'instruction familière touchant l'obligation qu'ont les grands de veiller sur leurs familles et d'avoir soin de leurs domestiques (2).

Une autre fois, dans une mission qu'il fit à la cathédrale de Tulle, ayant appris qu'un habile peintre l'avait tiré fort au naturel, il en conçut tant de déplaisir qu'après avoir vainement employé les prières, les larmes et les menaces pour retirer ce portrait, il offrit au peintre une somme considérable, s'il voulait déchirer son original, avant qu'il en eut donné des copies (3).

(1) RUBEN, p. 148.

(2) RUBEN, p. 186.

(3) *Ibid.*, p. 168.

Son unique passion était de pouvoir se dévouer tout entier à faire glorifier Dieu et connaître son fils J.-C. Il disait quelquefois : « *O mon Dieu ! Nous n'avons point de zèle pour vos intérêts, nous sommes tout de feu pour les nôtres. Si, pour parvenir à nos fins, une voie nous manque, nous en essayons cinq cents autres ; et pour vos affaires, ô mon Dieu, nous ne les entreprenons souvent pas. Est-ce là vous aimer ?* (1). » Quant à la connaissance de JÉSUS-CHRIST, il avait tellement soin de l'inculquer qu'il s'était fait une loi de ne jamais descendre de chaire qu'en faveur du simple peuple il n'eût récité tout haut un abrégé de la doctrine chrétienne sur l'article de sa personne et de ses mystères, même au milieu des plus grandes villes et devant les plus brillants auditoires. Il conseillait cette pratique à tous ceux qu'il connaissait de prédicateurs. Il les rassurait contre la crainte d'ennuyer le peuple et de se rendre méprisable envers les honnêtes gens par ces redites qui ne semblent propres qu'à un catéchisme ; et leur déclarait que si jamais Dieu avait donné quelque bénédiction à ses travaux, il la devait à la répétition de cet abrégé. « *On ne peut être sauvé, disait-il, si l'on n'est point du nombre des brebis de J.-C., et on n'est point du nombre de ses brebis qu'on ne le connaisse. Or, l'expérience fait voir qu'un très grand nombre de chrétiens parlent de lui, sans trop savoir ce qu'il est, soit en lui-même, soit par rapport à nous. Je sais bien, disait-il encore une autre fois, que l'on prêche, et que l'on agit contre moi ; peut-être y a-t-il en cela plus d'envie que de zèle. Mais si l'on prêche JÉSUS-CHRIST, et que l'on ne touche ni à la force de sa grâce, ni à la pureté de sa morale, je m'en réjouis, et je m'en réjouirai toujours, pourvu que J.-C. soit annoncé et connu.* » (2).

C'est pour l'annoncer même après sa mort qu'il consentit à faire imprimer ses sermons, qu'on lui demandait depuis

(1) *Libre historique de Limoges.*

(2) CLOYSEAULT, *Ibid.* [T. II, p. 198].

longtemps de tous côtés. Il suivait en cela le conseil, non seulement de ses supérieurs (1), le P. Bourgoing et le P. Senault, mais encore de deux célèbres prélats, Mgrs d'Aleth et de Pamiers (2), et de quelques autres, qui jugeaient qu'ils seraient utiles aux curés et aux missionnaires. Ils parurent donc, pour la première fois, en 1662 à Toulouse en dix volumes in-8°, mais successivement. Il s'en fit une deuxième édition à Rouen en 1667, et j'en ai vu une troisième de Paris chez Léonard en 1669. Ils ont aussi été mis en latin et imprimés in-4° à Mayence pour l'usage des pays étrangers (3).

Voici le titre du premier volume :

Le missionnaire de l'Oratoire, ou sermons pour les Avents, Carêmes et fêtes de l'année, dans lesquels sont expliquées les principales vérités chrétiennes que l'on enseigne aux missions, tirées de l'Ecriture Sainte, des Conciles et des saints Pères. Première partie, par le P. Le Jeune, dit le Père Aveugle, prêtre de l'Oratoire de JÉSUS; jointe la copie imprimée à Toulouse, à Rouen chez Richard Lallemant, 1667, 10 vol. in-8°.

Ce premier volume est dédié à MM. de l'Assemblée du clergé de France, à qui il dit que « si en qualité de prêtre, son caractère le soumet au leur, il est encore prêtre de l'Oratoire, et par cet endroit enfant d'une congrégation toute dévouée au corps des Pasteurs, qui n'a point voulu jusqu'ici d'autres privilèges que ceux qu'ils nous ont donnés; qui demeure fermement attachée à la hiérarchie, et qui, sachant la subordination qui doit toujours être dans les divers ordres qui la composent, fait gloire de ne recevoir que d'eux ses emplois et de ne rien entreprendre que sous leur autorité. »

(1) Registre du Conseil, 27 novembre 1659.

(2) Lettre du P. Le Jeune au P. de La Mirande.

(3) Aveugle (Joh. Junii) *Deliciæ pastorum, sive conciones*, 4°, Moguntiæ. (Journal des savants, édit. holl., année 1677).

A la tête de ce volume sont divers avis, d'abord aux jeunes prédicateurs, puis aux jeunes curés, pleins d'excellentes maximes assaisonnées de cet air de naïveté et d'onction qui s'insinue dans tous les cœurs. Tout y est pris dans le vrai et dans le bon sens ; et on serait tenté de tout copier, si on commençait à en rapporter quelques traits.

Les sermons de ce volume sont sur l'horreur du péché.

Le deuxième, dédié à Mgr l'évêque de Limoges, contient l'explication des commandements de Dieu.

Ils furent reçus du public avec la même satisfaction qu'on les avait écoutés. On désira seulement qu'il eût retouché quelques expressions surannées qu'il ne s'était pas donné la peine de corriger. S'étant remis pleinement au P. de La Mirande, à qui il les avait envoyés à Paris, *« d'y faire telles corrections qu'il jugerait à propos, même sans le consulter en façon quelconque, excepté dans les changements qui iraient à altérer ses sentiments sur les dogmes(1) »* ; et celui-ci n'ayant pas apparemment jugé à propos de rien corriger, par respect, le Père Senault, alors Supérieur Général lui témoigna ce désir en lui écrivant ainsi : *« Vos imprimeurs demandent encore vos livres pour les donner au public ; mais ils désireraient bien que, sans changer vos pensées, on changeât quelques-unes de vos paroles, qui ne sont plus en usage. On a fait la même chose, dans les œuvres de Grenade(2).*

« Je vous avoue que ces dernières traductions les ont rendues plus agréables et plus utiles. Le changement, qu'on veut faire aux vôtres, sera moindre et ne laissera pas d'être très profitable. J'en aurai moi-même soin, et je serai bien aise de vous témoigner en cette occasion que je suis avec bien de la reconnaissance de tous vos travaux pour l'Église et pour la Congrégation, votre très, etc. (3). »

(1) Lettre du P. Le Jeune au P. de La Mirande.

(2) Dans la nouvelle édition qui commença à paraître en 1664.

(3) Livre historique de Limoges.

Les troisième et quatrième volumes parurent en 1667. Le premier contient son octave du Saint-Sacrement et les sermons de controverse sur les principales vérités que les Calvinistes attaquent dans la foi de l'Eglise romaine. Le parlement de Franche-Comté, à qui il l'avait dédié, l'en remercia par la lettre suivante :

« M. et R. Père, Nous avons reçu de votre part par le Père David le troisième volume du Missionnaire de l'Oratoire, à l'ouverture duquel nous avons trouvé les marques de votre souvenir et les bons sentiments que vous avez de cette compagnie, et dans la suite du livre des preuves assurées, et déjà bien reconnues partout, de votre grande vertu et zèle pour l'honneur du saint Sacrement de l'autel, et, comme il ne se présente point d'occasion de vous témoigner notre reconnaissance de ce que, n'ayant pas le bien d'entendre vos prédications, vous avez voulu que nous ne laissions pas d'en ressentir les fruits, nous vous en faisons nos affections et nos remerciements avec beaucoup d'estime pour votre personne et pour cette faveur que nous avons eue fort agréable, et qui nous oblige de vous assurer que nous sommes, M. et R. P., vos très affectionnés serviteurs, les Présidents et gens tenants à la Cour souveraine du Parlement à Dôle. »

Dans le quatrième volume sont enfermés les mystères de la Vierge et les Panégyriques des principaux Saints, même des fondateurs d'Ordres morts en odeur de piété, tels que César de Bus, et notre Très Honoré Père, qu'il n'a sans doute jamais prêché, mais composé seulement pour sa propre satisfaction. Il y a mis des traits intéressants de sa vie, dont il avait été témoin oculaire, et qui seront mieux dans leur place ailleurs que si je les rapportais ici.

Le Père Senault lui conseilla de le dédier à Mgr Nicolas Colbert, évêque de Luçon, et lui promit de lui faire composer l'Épître par le P. Séguenot (1). Elle me paraît cepen-

(1) Lettre du P. Le Jeune au Père de La Mirande de septembre 1666.

dant, à son style naturel et au tour aisé dont elle est, l'ouvrage du P. Le Jeune. On ne sera peut-être pas fâché de voir encore la lettre de remerciements (1) que lui écrivit ce prélat, qui est ensuite mort en grande odeur de vertu, évêque d'Auxerre.

« J'ai eu dans le cœur les sentiments de reconnaissance que je devais avoir de l'honneur que vous m'avez fait, non seulement en m'envoyant ce volume de vos prédications plein de la doctrine, de la piété et du zèle qui paraît dans tous vos ouvrages, mais en mettant encore mon nom à la tête de ce volume. Je joins ces sentiments à ceux que j'avais déjà d'une estime très particulière pour votre vertu, qui vous a porté à faire un si bon usage des talents que Dieu vous a donnés, et à les employer depuis si longtemps si utilement pour le bien de son Eglise. Je le prie de tout mon cœur de vous combler de ses grâces et de vous récompenser avec abondance du bien que vous faites au peuple chrétien, à qui vous annoncez sa parole avec tant de bénédiction. Je le prie aussi de me faire naître les occasions où je puisse vous faire voir avec combien de sincérité et d'estime je suis votre très humble et très obéissant serviteur. »

Les cinquième et sixième volumes parurent aussi ensemble, et ne contiennent que des sermons sur la foi et sur les principaux articles du Symbole.

Dans le septième sont quarante sermons sur la pénitence et les divers motifs capables d'y exciter.

A la tête de ce volume est un avertissement important du Père Le Jeune, où il se plaint d'une altération notable faite à son insu à un endroit de ses sermons, et de ce que, obligé de les envoyer de Limoges à Paris pour les faire examiner, et qu'allant ensuite tout droit de Paris à Toulouse chez l'imprimeur, sans repasser par ses mains, il est arrivé qu'au quarantième sermon du cinquième volume, en traitant des réponses que l'on peut faire aux objections

(1) *Livre historique de Limoges*. Lettre de Nicolas Colbert du 4 avril 1670.

des libertins contre la justice de Dieu dans la distribution inégale de ses grâces tant surnaturelles que naturelles, quelqu'un s'est avisé de faire un tel changement dans cet endroit-là, qu'il n'y reconnaît plus ses principes, en sorte que, désavouant tout le premier point de ce sermon ainsi altéré, il souhaite que ses lecteurs le tiennent pour effacé, et qu'ils y substituent les principes qu'il pose dans cet avertissement. Or, en comparant ce premier point défiguré avec la correction que le Père Le Jeune veut qu'on y fasse, je vois qu'on l'y faisait parler en demi Moliniste sur l'article de la prédestination gratuite et de ses effets par rapport à la distribution de la grâce, et qu'à cette fin, on lui faisait citer divers passages de Saint-Augustin, comme, *Quantum in medico est, sanare venit ægrotum*, et le *Quid ultra debui facere vineæ meæ et non feci ?* qu'il n'avait jamais songé d'employer, au lieu desquels il déclare qu'il a recours à ceux de saint Paul, quand ils nous renvoie aux droits suprêmes de Dieu sur l'homme et à l'impénétrabilité de ses jugements, comme ceux-ci : *Numquid dicit figmentum ei qui se finxit : quare me fecisti sic ?* et encore : *Miserebor cujus misereor, etc.* ; il suppose néanmoins toujours le péché de l'homme.

Mais qui est-ce qui lui avait joué ce tour-là ? Le Père de La Mirande, à qui il adressait ses sermons ? Je ne saurais me le persuader. C'était bien plutôt M. Grandin, qui, jusque-là, avait été son approbateur et censeur royal, au lieu qu'en ce septième tome, où il se plaint qu'on lui avait défiguré le cinquième, c'est M. N. Petitpied qu'il a pour reviseur de l'ouvrage avec un autre docteur. Et ces messieurs qui n'étaient pas prévenus, comme M. Grandin, contre ces dogmes si augustinien du P. Le Jeune, lui rendent ce témoignage « qu'il établit la doctrine catholique par des raisonnements si clairs, si forts, si puissants et qu'il en insinue l'usage avec tant de douceur, de dévotion, de grâce et de force, qu'on le doit regarder comme le saint Charles, le saint

François de Sales et le Grenade de notre siècle. » Ce sont leurs termes.

L'épître du huitième tome dédié à M. Félix Vialart, évêque de Châlons-sur-Marne, me paraît être, au style plus relevé qu'à l'ordinaire, d'une autre main que la sienne, et il est sûr que le neuvième et le dixième volumes, qui sont les deux derniers, et contiennent un cours de carême, ne parurent qu'après sa mort, donnés par nos Pères de Limoges, qui n'ont pas jugé à propos de mettre à la tête un abrégé de la vie de ce saint prêtre, quoiqu'elle eût été si bien à sa place, et que l'honneur de la congrégation soit intéressé à conserver la mémoire d'un homme qui nous en a tant fait par sa vie et par ses écrits.

Le Père Lamy, dans ses *Entretiens sur les sciences* (1), s'étonne qu'on ait tant différé à l'écrire, persuadé que de la main d'un écrivain judicieux et zélé, ce serait nous tracer l'idée d'un prédicateur chrétien, soit pour la manière de vivre, soit pour la manière de prêcher. Il le regarde comme un des premiers prédicateurs de ce dernier siècle. « *Le prédicateur, dit-il, est un homme envoyé de Dieu pour détourner du vice et pour porter à la vertu, et c'est suivant cette idée que je dis que le Père Le Jeune était un excellent prédicateur. Sa vie, ses actions et ses paroles étaient tournées de ce côté-là. Il faisait avant que de dire, et, comme s'il savait que la semence de la parole ne peut germer dans les âmes, si elles ne sont arrosées de la grâce, il adressait continuellement ses vœux à Dieu pour l'obtenir. Il priait beaucoup plus qu'il n'étudiait : il convertissait plus de pécheurs par les austérités de sa vie pénitente que par la force de ses discours. Il regardait un prédicateur comme une espèce de médiateur entre Dieu et les peuples, qui ne peut les réconcilier avec la divine Majesté que de la manière que JÉSUS-CHRIST l'a fait, en souffrant lui-même ce que les pécheurs, pour qui il est mort, méritaient de souffrir.*

(1) 7^e Entretien, p. 359 et suivantes.

« Je suis charmé, lorsque j'entends lire ses ouvrages. J'y admire un zèle admirable pour le salut des âmes qui lui fait trouver les moyens d'insinuer les vérités qu'il prêche, de les faire comprendre, de les faire aimer. Il se proportionne à la capacité de son auditeur ; il se sert des termes qu'il sait être connus au peuple, il lui propose des comparaisons familières ; il ne dit rien qui ne soit à sa portée, si ce n'est que, pour réveiller son attention et s'acquérir quelque estime, autant qu'il est nécessaire pour le tenir appliqué, il cite quelques passages latins pour autoriser ce qu'il avance. Le peuple, dit-il, dans les avis qu'il a donnés aux jeunes prédicateurs, n'écouterait pas avec plaisir, s'il ne croyait que celui qui lui parle, est savant, et il ne le croirait pas souvent, s'il ne lui parlait quelquefois latin. C'est ainsi que ce prédicateur apostolique ne recherche l'estime que par rapport à l'utilité de son auditoire. Je ne prétends pas qu'on soit obligé de se servir, comme il fait quelquefois, de termes qui ne sont plus d'usage, et que, parlant devant des personnes de qualité, on tire ses comparaisons de choses basses ; mais on peut imiter son tour, ses manières, et j'ai connu un excellent homme (1), qui est mort depuis quelques années avec la réputation d'un habile prédicateur, qui, en prêchant dans les premières chaires de France, ne faisait qu'habiller le Père Le Jeune d'une manière qui put être agréable au monde devant lequel il prêchait. »

Ainsi parle le Père Lamy. J'ai ouï dire, de mon côté, que le Père Massillon, aujourd'hui évêque de Clermont, avait souvent conseillé la lecture du Père Le Jeune à ceux des nôtres qui l'avaient consulté sur la chaire ; qu'il le goûtait fort, et qu'il le regardait comme un bon modèle pour l'éloquence, pourvu qu'on eut assez de goût pour savoir faire le discernement de ce qu'il fallait mettre à part d'avec ce qu'il fallait y chercher, et qu'il y avait su lui-même si bien recueillir.

[(1) Il veut parler du Père Chapuys, mort à Grenoble. Voyez son article.

Enfin son panégyriste nous dit (1) qu'il a connu deux des plus célèbres prédicateurs et missionnaires qui ont renversé et bouleversé, comme Jonas fit de Ninive, une ville fort considérable plongée dans le désordre, rien qu'en prêchant les sermons du Père Le Jeune ; — et un gentil-homme, que son pasteur avait heureusement retiré de la débauche en lui faisant lire ces mêmes sermons, et qui était tellement changé que, devenu l'exemple de sa paroisse, il publiait hautement qu'après Dieu il était redevable de son salut à cette lecture.

Il était temps que ce serviteur fidèle allât recevoir la récompense de ses travaux. Son supérieur, le P. Babin, raconte dans une lettre (2) « qu'au mois de mai 1671 il fut obligé de l'aller chercher malade dans une mission qu'il faisait à cinq lieues de Limoges et de le ramener sur un brancard ; qu'il garda presque toujours le lit depuis ce temps-là, accablé de diverses infirmités très douloureuses, qu'il porta avec une patience si admirable et un si grand oubli de lui-même que cela, dit-il, n'est pas concevable. » Dans cet état il croyait ne rendre aucun service à Dieu et à l'Eglise, et il en gémissait amèrement, se reprochant de mener la vie d'un épicurien, et qu'il ne gagnait pas le pain qu'il mangeait. Il aurait voulu qu'on l'eût transporté à l'Eglise, et que là, rassemblant autour de lui les petits enfants, il eût eu au moins la consolation de mourir en leur faisant le catéchisme ; mais il était trop faible pour le permettre. Il passa néanmoins près de quinze mois dans cette situation, occupé de Dieu toute la journée.

La veille de sa mort, M. de Limoges envoya son grand vicaire, son secrétaire et l'un de ses aumôniers lui demander sa bénédiction, en attendant qu'il put se délivrer d'une occupation nécessaire pour venir la lui demander en personne. Son humilité ne lui permit point de condescendre à

(1) RUBEN, p. 191 et 205.

(2) *Livre historique de Limoges.*

ce qu'on lui demandait instamment ; il employa le peu de forces qui lui restaient à demander à ces messieurs des choses qu'il jugeait importantes pour la gloire de Dieu et le bien du diocèse, et à les conjurer de vaincre les obstacles qu'il prévoyait bien qui y surviendraient. Le Père Babin continue : « *Quand nous lui donnâmes le viatique, il protesta devant JÉSUS-CHRIST et devant nous qu'il se regardait comme le Judas de l'Eglise, de la congrégation et de la maison, et il le disait avec tant de force et d'un air si persuadé que nous en étions tous épouvantés. Il ajouta néanmoins que la vue de ses misères ne l'abattait point, et il me disait, un peu avant que de mourir, ces consolantes paroles : Ego autem semper sperabo, et adjiciam super omnem laudem tuam. Oui, mon Dieu, disait-il, si vous voulez que votre miséricorde soit glorifiée en moi, votre louange en sera infiniment plus grande que pour tous ceux sur qui vous l'avez déjà exercée.* » (1)

Il mourut à Limoges le 19 août 1672, âgé de 80 ans. On trouva de lui deux testaments, l'un du 19 novembre 1655, par lequel il instituait pour ses héritiers nos Pères de la Franche-Comté pour tous les biens qu'il pouvait avoir dans cette province (2). Et c'est de là qu'on dit que nos Pères de Poligny ont hérité de la maison paternelle du P. Le Jeune, où ils sont logés.

(1) Livre historique de Limoges.

(2) Mémoire manuscrit du doyen d'Arbois, et Lettre du P. Le Jeune au Père Hervé, du 12 janvier 1660 :

« En 1615, Notre Révérend Père, à la prière de mes parents, m'envoya à Poligny pour partager notre patrimoine avec mes sœurs qui voulaient être religieuses. On jugea, un soir, que pour mieux faire les lots et pour n'être pas embarrassé du soin de nos héritages, il nous fallait vendre tout notre bien, pour des constitutions de rentes, à notre sœur qui était mariée, et qui avait assez de bien pour cela. Rien n'empêchait ce bon dessein, sinon que l'acheteuse voulait avoir la maison avec le reste des fonds, et que je la voulais avoir en ma part pour la donner à l'Oratoire. Notre Père était alors à Dôle pour la visite des Carmélites, et sans qu'il put savoir humainement la proposition que nous avions faite, il m'écrivit le lendemain : *Hâtez-vous de terminer vos affaires,*

Par le deuxième, du 13 octobre 1669, il fit divers legs, comme aux religieuses de la Providence de Bourges et aux deux conducteurs qu'il avait eus depuis la mort du Père Le Fèvre. L'un d'eux, prêtre séculier, nommé Ribière, hérita encore de lui quelque chose de bien meilleur, son esprit de pénitence, puisque, touché des saints exemples qu'il avait eus longtemps devant les yeux, il a vécu quarante ans au pain et à l'eau, depuis qu'il eût quitté le P. Le Jeune, couchant sur des fagots, et ne vivant que du travail de ses mains (1).

Le dernier article de son testament finissait ainsi : *« Je défends bien expressément à toute personne de faire, après ma mort, aucune harangue funèbre ou épitaphe, ou autre témoignage d'honneur, sinon en faisant mention de moi dans leurs sacrifices et autres prières ; et s'il le font, Dieu vengera la peine que cela me fera en l'autre monde. »*

Cependant, dès qu'il eut les yeux fermés, le peuple se jeta en si grande foule dans notre maison qu'il fallut faire étayer les poutres de la salle, où son corps fut déposé. Chacun en emporta son morceau. Tous ses habits furent déchirés ; on lui arracha jusqu'aux ongles. M. de Limoges vint lui-même lui baiser les pieds, et dit tout haut : *« Ah ! pauvre ville de Limoges, tu viens de perdre ton père ! »* Et une infinité de gens, ajoute le P. Babin, viennent nous assurer tous les jours qu'ils ont été guéris par diverses choses qui ont servi à son usage. On conserve, entr'autres, trois attestations, dans la maison de Limoges, qui paraissent bien dignes de foi. L'une est du 18 octobre 1673, signée de Pierre de Romanet, Ecuyer, seigneur de Beaune et de deux autres témoins, lequel dit être prêt à confirmer par

retournez bientôt à Paris et que la maison ne vous arrête pas. Car si J.-C. N.-S. veut avoir une maison à Poligny, il en trouvera bien une. Ce que je fis ; et quatre ou cinq ans après, ma sœur contre toute espérance et apparence humaine légua par son testament cette maison à l'Oratoire. »

(1) Livre historique de Limoges.

Bicâis : Notice de l'Oratoire de France = $\left[\begin{array}{l} \text{M. D'aux. C. I. p. 248.} \\ \text{Copie de la Bib. Nat. C. III, p. 210.} \end{array} \right.$

Le Père Michel Lefèvre, prêtre de l'Oratoire, notif de... était un homme apostolique qui fut pendant 25 ans le compagnon fidèle des travaux du P. Lefèvre avec lequel il vivait dans une union si parfaite qu'on pouvait dire d'eux comme des premiers chrétiens qu'ils n'avaient qu'un cœur et qu'une âme. Le P. Lefèvre étant devenu aveugle à l'âge de 36 ans et voulant continuer ses missions, le P. Lefèvre se consacra volontairement pour le servir et l'accompagner partout où il irait. Le Père avait de l'esprit, était fort savant et prêchait avec beaucoup d'éloquence et de force et même plus poliment que le P. Lefèvre; mais sa rare humilité lui cachait tous ses talents et lui faisait regarder comme un grand bonheur de servir ce saint homme. Ils étudiaient ensemble. Le P. Lefèvre lisait les *Sts Pères*, colligeait les passages que le P. Lefèvre lui faisait remarquer et écrivait les sermons qu'il lui dictait. On lui a obligation en grande partie de tous les ouvrages que le P. Lefèvre a donnés au public. Ils récitèrent ensemble l'office, et le P. Lefèvre avait la mémoire si heureuse qu'il savait tous les passages par cœur, une bonne partie de l'*Écriture Stte* et des *leçons du Breviaire*. Ce qui est admirable et édifiant, lorsque le P. Lefèvre allait par la ville, son compagnon le conduisait par la main et lorsqu'en allant en mission ils ne pouvaient point avoir de voiture, le P. Lefèvre tenait lui-même pendant le voyage la bride du cheval que montait le P. Lefèvre et il récitait chemin faisant avec le cavalier les prières qu'on est en usage de dire chaque jour dans les maisons de l'Oratoire. Sa charité lui fit souvent essuyer des railleries de la part des personnes qui lui voyaient rendre de si bons services à son confrère; mais il s'en mettait fort peu en peine.

Il serait très édifiant de rapporter en détail les autres vertus du P. Lefèvre; mais ce qu'on vient de dire suffit pour faire connaître quelle était la trempe de son esprit et de son cœur. Plein de zèle pour le salut des âmes, ce pieux prêtre tomba malade pendant le cours d'une mission qu'il faisait à Saint-Cirq en Limousin avec le P. Lefèvre et sous peu de jours Dieu l'appela à lui pour le récompenser dans sa gloire. Il mourut le 31 octobre 1655, en si grande odeur de sainteté que les habitants de Saint-Cirq ne voulurent jamais souffrir qu'on transportât son corps à Limoges qui était le lieu de sa résidence. On l'inhuma dans l'église paroissiale et il y a eu pendant plusieurs années un grand concours de peuples à son tombeau, où on s'empressait de l'aller invoquer comme un saint. L'assemblée générale tenue en 1666, session 10, pleine de vénération pour les vertus éminentes qui avaient éclaté dans ce respectable membre, ordonna de faire des recherches sur la vie et les miracles que Dieu avait daigné faire, par son intercession en faveur de plusieurs personnes qui avaient eu recours à lui dans leurs maladies.

Cloyseau : Mémoires, page 373-377 =

Il y a eu en même temps dans la Congrégation de l'Oratoire deux Pères Michel Lefèvre, du même âge, d'une même piété et d'une vertu extraordinaire, sans être parents, ni du même pays, lesquels ont vécu dans l'Oratoire dans une si grande réputation de sainteté qu'après leur mort on recommanda dans la 12^e assemblée générale de la Congrégation, tenue à Lyon, session 10^e, à tous ceux qui y étaient présents, de chercher des mémoires pour en composer la vie. Le premier était théologal de St Croix d'Orléans et y est mort en odeur de sainteté. Le second, dont nous allons faire mémoire, a accompagné pendant 23 ans le Père Jean Le Jeune dans ses missions et il a vécu avec lui dans une si parfaite union qu'on pouvait dire d'eux, comme des premiers chrétiens qu'ils n'étaient qu'un cœur et qu'une âme. Le Père Le Jeune étant devenu aveugle à l'âge de 40 ans par ses trop grandes austerités, et voulant toujours continuer ses missions, le P. Michel Lefèvre se consacra volontairement pour le servir et l'accompagner partout où il irait. Il avait de l'esprit, était savant et prêchait avec beaucoup d'éloquence et de force et même plus poliment que le P. Le Jeune. Mais sa rare humilité lui cachait tous ses talents et lui faisait regarder comme un grand bonheur de servir ce saint homme. Ils faisaient leurs études ensemble : le Père Michel lisait les ^{Sts} Pères, colligeait les passages que le Père Le Jeune lui faisait remarquer et écrivait les sermons qu'il lui dictait. On lui a obligation en partie de tous les ouvrages que le P. Le Jeune a donnés au public. Ils récitait ensemble leur office car le P. Le Jeune avait la mémoire si heureuse qu'il savait tous les psaumes par cœur, une bonne partie de l'écriture ^{Sts} et des leçons du bréviaire. Mais ce qui est plus admirable et une marque plus éclatante de l'humilité du P. Michel Lefèvre est que non seulement, lorsque le Père Le Jeune allait par la ville pour visiter les pauvres, les malades et les prisonniers, il le conduisait par la main ; mais encore, quand ils allaient en mission dans des villages éloignés où le Père Le Jeune ne pouvait aller en charrette et qu'il fallait le mener à cheval, le Père Michel conduisait ce cheval à pied par la bride, récitait ensemble par tout le chemin leur chapelot, les litanies de Jésus, de la St^e Vierge et de tous les saints et d'autres prières jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés au terme de leur voyage. On dit

même qu'il eut assez d'humilité pendant un carême que le Père Lefèvre prêchait dans la paroisse des Accoules à Marseille, de le conduire sur un âne par la ville, depuis la maison de l'Oratoire jusqu'à cette église et que, lorsqu'on lui eût dit que tout le monde s'en moquait, il répondit humblement: « C'est ainsi qu'il faut prêcher l'Evangile de J.C. au milieu des opprobres et des railleries des gens du monde et que jamais on en voit mieux la vertu et la force que dans ces occasions. En effet, de tous les carêmes que le P. Lefèvre a prêchés, il n'y en a point où il ait fait de plus grandes conversions extraordinaires et miraculeuses.

De toutes les sortes d'austérités qu'il a pratiquées, de toutes les pratiques de piété dont il se servait pour honorer les mystères de N.S. et de la Sa Vierge, de tous les effets de son grand zèle pour le salut des âmes, de tous les actes d'humilité, de charité, de douceur, de patience, nous aurions de quoi composer un juste volume d'une vie des plus édifiantes qui aient paru depuis longtemps. Mais nous laissons cet ouvrage à quelqu'autre qui s'en acquittera beaucoup mieux. Nous nous contentons seulement d'avoir rapporté l'humilité et la charité qu'il a exercées envers le P. Lefèvre, à quoi peut-être d'autres feraient moins de réflexion.

Enfin, étant allés ensemble en mission dans la paroisse de St Cyr en Linoisien, il y tomba malade d'une grande fièvre qui, en peu de jours, le mit au tombeau le 31 octobre 1655. Il y mourut en une si grande odeur de sainteté que les habitants ne voulurent jamais souffrir qu'on enlevât son corps pour l'enterrer ailleurs que dans leur église et que, pendant plusieurs années, il y a eu un concours de fidèles à son tombeau pour l'invoquer comme un saint et lui demander la guérison de plusieurs maladies.

Listes des Assemblées = 1641 La Rochelle
1644 M. D. Des Vertus à Aubervilliers
1648 Bourges
1651 Arignon
1654 Linoies

M. M. 576, 14, Du 8 juin 1649, ira d'Amiens à Dieppe

M. M. 607, r. catalogue, N. 396 =

Michel Le Febvre, compagnon du P. de laune, prêtre, mort en 1655

Nérologe =

Mort en mission à St Cyr en Limousin le 31 octobre 1655